

LE DIRE D'ELGFRÓDI



LE DIRE D'ELGFRÓDI

Récit de la vengeance de Hrólfr, ainsi que celle de Böðvar Bjarki, du royaume caché sous l'Islande et de la dernière épreuve du fils de l'ours

A ma fille Ambre



Cyrille S., juillet 2026 - Inspirée de la tradition de Hrólfs saga kraka

Prologue — Après la chute du roi

Voici ce que les hommes racontent lorsqu'ils se souviennent encore des serments anciens.

Après la mort de Hrólfr Kraki et de ses champions, le silence tomba sur Lejre comme une neige noire. Skuld, fille d'Helgi et sœur du roi, s'assit sur le haut siège qu'elle avait conquis par la trahison. Autour d'elle se rassemblèrent des hommes sans honneur, des revenants tirés des tertres et des créatures que sa magie avait arrachées aux ténèbres. Elle croyait avoir brisé la lignée de Hrólfr, et nul, dans sa salle, n'osait prononcer le nom des morts.

Mais loin de là, dans le Gautland, comme chaque jour, Elgfróði se rendit au rocher où il avait autrefois marqué la pierre de son sabot. Il avait juré à son frère Böðvar de surveiller cette empreinte aussi longtemps qu'il vivrait. Or, ce matin-là, le creux du sabot était rempli d'un sang sombre, bien que nul animal n'eût été blessé aux alentours. A la contenance de l'empreinte, Elgfróði comprit que Böðvar était tombé.

Alors il poussa un cri qui fit fuir les animaux de la montagne. Il ceignit l'épée que son père Bjorn lui avait réservé, prit sa grande lance et se rendit auprès de son frère Thórir Pied-de-Chien, roi du Gautland. Tous deux gagnèrent la Suède, où régnait Yrsa, mère de Hrólfr. La reine ne versa point de larmes devant eux, car son chagrin avait déjà dépassé les pleurs. Elle leur donna des navires, des armes et une armée. À leur tête marcha Vöggr, l'homme qui avait jadis juré de venger Hrólfr si le roi venait à périr.

Ils arrêtèrent alors leur dessein. Thórir et Vöggr attaquaient Lejre par la mer, tandis qu'Elgfróði gagnerait la demeure de Skuld par des chemins qu'aucune sentinelle humaine ne pouvait garder afin de la prendre au dépourvu. Ainsi commence le dire d'Elgfróði, tel qu'il aurait pu être conservé si les feuillets anciens n'avaient pas été perdus.

I — La route sous le monde

Pour neutraliser Skuld avant qu'elle n'eût le temps d'éveiller les morts, Elgfróði choisit d'accéder au lieu du combat par les passages de l'inframonde. Il connaissait, au pied d'une montagne, une pierre levée que les hommes évitaient après le coucher du soleil. On disait qu'elle cachait une route plus ancienne que le premier royaume du Nord.

Il ne prit avec lui qu'une poignée de compagnons éprouvés : Hjalti le Silencieux, qui ne se vantait jamais ; Sigrún Porte-Bouclier, dont la lance trouvait les jointures des armures ; Ketil Main-de-Fer, capable de tordre un anneau de navire ; et douze guerriers qui étaient du clan de Thórir. Ensemble, ils soulevèrent la pierre sacrée et découvrirent un escalier plongeant dans une obscurité sans fond.

Durant trois jours, ils descendirent entre des parois où luisaient des veines de cuivre. Ils entendirent au loin le fracas de rivières souterraines et, parfois, le pas d'êtres invisibles qui les suivaient sans se montrer. Le quatrième jour, les ténèbres s'ouvrirent soudain sur une vaste contrée baignée d'une irréaliste lumière d'été.

Là poussaient en multitude de mûres gerbes d'orge et des arbres chargés de fruits. Les rivières étaient remplies de saumons ; les rivages, de phoques ; et des baleines sautaient hors de l'eau claire et calme de la mer. Le gibier ne fuyait pas devant les hommes, comme s'il ignorait encore leur brutalité. Les compagnons, épuisés par leur marche, chassèrent, pêchèrent et festoyèrent. Ils prirent bien davantage qu'il ne leur fallait, car l'abondance rend parfois les hommes oublieux de ce qui est nécessaire.

Sigrún rappela qu'il convenait de rendre les os à la terre et d'offrir une part du repas aux puissances du lieu. Mais Elgfróði, excité par le désir de vengeance, répondit que les rites sauraient attendre alors que Skuld serait vive à fondre sur ses ennemis. Ce fut là une parole imprudente et elle fut entendue sous les racines.

II — La chute de Skuld

Au terme de leur voyage, les guerriers trouvèrent un frêne immense dont le tronc creux montait jusqu'au monde des hommes. Ils y grimpèrent l'un après l'autre et émergèrent près de Lejre, derrière l'enclos où Skuld préparait ses enchantements.

La sorcière avait appris que les navires de Thórir et de Vöggr approchaient de Sjælland. Elle se tenait sur une haute estrade de bois, entourée de chaudrons, de cordes nouées et d'effigies façonnées avec la terre des tombeaux. Elle levait déjà les bras pour appeler la brume, briser les avirons et faire marcher les morts contre les vivants.

Elgfróði bondit hors de l'arbre avant qu'aucun garde ne pût donner l'alarme. D'un coup, Ketil Main-de-Fer renversa l'estrade. Hjalti abattit d'une flèche les deux sorciers qui gardaient les chaudrons. Elgfróði saisit Skuld, lui rabattit sur la tête un sac de cuir de bœuf et en serra le lacet autour de son cou, sans l'étrangler. Ainsi privée de la vue et du souffle nécessaire à ses chants, elle ne put achever son sortilège.

Au même instant, les proues de l'armée d'Yrsa touchèrent la rive. Vöggr fut le premier à charger, l'épée haute, et Thórir Pied-de-Chien le suivit avec les hommes du Gautland. Les partisans de Skuld, privés de ses enchantements, cédèrent face à la force de ses opposants. Beaucoup furent tués ; d'autres jetèrent leurs armes. Quelques proches de la reine déchue s'enfuirent par le frêne creux et disparurent dans les profondeurs du monde.

Skuld fut jugée devant les survivants de Lejre. On lui demanda les noms de ceux qu'elle avait ensorcelés, les lieux où elle avait caché les corps et les moyens de délivrer les âmes qu'elle retenait. Malgré la torture, elle refusa de répondre et maudit jusqu'au souvenir de Hrólf et de Böðvar. Alors fut exécutée la sentence réservée aux traîtres et aux praticiens des arts funestes. Son corps fut démembré, livré aux flammes avec ses instruments et ses cendres dispersées au gré des courants, afin qu'aucun tertre ne pût la recevoir et qu'aucun charme ne puisse la rappeler.

Vöggr accomplit ainsi son serment ; il y gagna beaucoup d'honneur. Pourtant, nul ne se réjouit longtemps, car la victoire ne rendait pas les morts à leurs familles. Yrsa fit relever les

pierres de Lejre, et des chants furent composés pour Hrólfr, Böðvar et les champions tombés sur le champ de bataille. Puis chacun regagna son pays.

III — La dette oubliée

Lorsque les cris de guerre se furent tus, Elgfróði se rappela du repas pris sous la terre et les animaux tués sans offrande. La honte s'abattit sur son cœur. Il savait qu'un homme d'honneur se devait d'être reconnaissant envers les bienfaits de la nature.

Il retourna à la pierre sacrée, portant ses armes de butin, un anneau d'or et les reliques qu'il avait pu arracher au champ de bataille. Il descendit de nouveau dans le monde caché et retrouva la prairie d'été. Mais les arbres n'avaient plus de fruits, les eaux étaient silencieuses et les traces du festin demeuraient sur le sol comme des ordures souillant la beauté des lieux.

Alors apparurent les álfar du dessous, que certains nomment le Peuple Huldu. Leurs vêtements avaient la couleur de la mousse et de la pierre mouillée ; leurs yeux brillaient comme la lune sur la glace. Leur doyenne, Vör la Grise, demanda à Elgfróði pourquoi il revenait.

— Je reviens parce que j'ai dérangé les pierres et j'ai pris sans remercier, répondit-il. J'ai laissé la hâte et la colère commander à l'honneur. Voici l'offrande que j'aurais dû faire.

— L'or et les armes ne nourrissent pas ce que tu as détruit, dit Vör. Pourtant, reconnaître sa faute vaut mieux que la cacher. Ta dette ne sera pas payée par le tribut et les paroles, mais par une œuvre qui s'érigera par ta force et ta persévérance.

Les Alfes lui imposèrent alors une mission. Sous l'île d'Islande, encore sauvage et presque inconnue des rois, il fonderait un royaume pour veiller sur les confins du monde caché. Il y maintiendrait l'équilibre entre les chasseurs et les proies, les vivants et les morts, les pionniers et les puissances anciennes. Mais jusqu'à l'accomplissement de cette œuvre, les portes de la surface lui seraient fermées.

— Quand prendra fin mon service ? demanda Elgfróði.

— Quand tu laisseras après toi un héritier capable de garder ce royaume sans toi.

Ces mots frappèrent le héros plus durement qu'un coup de hache. Il était homme jusqu'à la taille, mais son corps portait au-dessous la forme puissante d'un élan. Les devins lui avaient toujours affirmé que les êtres de double nature ne transmettaient pas la vie. Vör le savait. Sa sentence résonnait alors comme un exil éternel.

IV — Le royaume sous l'Islande

Elgfróði ne se lamenta pas plus longtemps. Il réunit ceux de ses compagnons qui acceptèrent librement de le suivre et gagna, par les routes profondes, les terres situées sous l'Islande. Ils y découvrirent des cavernes plus vastes que des vallées, des piliers de basalte et

des rivières chauffées par la lave. Au-dessus d'eux grondaient les volcans ; sous leurs pieds dormaient des feux que nul forgeron ne pouvait maîtriser.

Ils bâtirent une forteresse autour d'une source chaude et la nommèrent Hjartborg, la Forteresse du Cœur. Ses portes furent taillées dans la lave noire ; la toiture de son grand hall reposait sur des colonnes rouges comme des braises. Elgfróði institua des lois simples : nul ne tuerait une bête sans nécessité ; les os seraient rendus à la terre ou à la mer ; un arbre abattu serait remplacé par trois jeunes pousses ; et l'étranger qui entrerait sans animosité recevrait le pain et le sel avant d'être interrogé sur ses intentions.

Les années passèrent. Le royaume prospéra, mais aucun héritier ne naquit. Elgfróði consulta les devins, les femmes savantes et les gardiens des sources. Tous lui donnèrent la même réponse sous des formes différentes : il lui fallait épouser une femme issue d'un sang neuf, libre des anciennes querelles du Nord, et assez sauvage pour dompter la nature.

Le roi fit alors appel aux Leschys, esprits des forêts profondes, semblables à des hommes dont la tête porte les traits du cerf ou de la biche. Il ne leur commanda pas d'enlever une femme, car aucune union fondée sur la contrainte ne pouvait briser une malédiction. Il leur demanda seulement de chercher, par-delà les mers, l'élue qui accepterait de venir à Hjartborg et de partager son destin.

Les Leschys parcoururent les racines du monde. Certains revinrent des terres glacées du Groenland ; d'autres parlèrent des forêts sans fin du Markland et des rivages fertiles du Vinland. Sur une île occidentale, disaient-ils, vivait un peuple ancien qui se nommait les Enfants de l'Aurore. Il n'obéissait à aucun roi étranger et gardait des chants plus vieux que les étoiles du firmament.

V — La fille de l'Aurore

Parmi les Enfants de l'Aurore vivait Ása Brise-des-Pins, fille de la gardienne des récits et d'un chasseur venu de la mer. Elle connaissait le langage des oiseaux, les remèdes tirés des écorces et les signes que dessinent les baleines lorsqu'elles plongent. Elle n'était ni capturée ni promise : elle choisissait elle-même le chemin à suivre.

Quand les Leschys lui parlèrent du roi sous l'Islande, Ása demanda :

— Cherche-t-il une épouse, ou seulement le moyen de quitter sa prison ?

— Il cherche les deux, répondirent-ils, et c'est pourquoi il doit apprendre qu'une personne n'est jamais la clef d'une porte.

Ása consentit à rencontrer Elgfróði, mais posa trois conditions : il viendrait sans armée ; il répondrait sans détour à trois questions ; et, si elle refusait, nul ne la poursuivrait. Informé par les Leschys, le roi accepta. Il traversa les chemins souterrains et les gouffres sans fonds, défiant les créatures de l'ombre, jusqu'à l'ouverture sur le ciel occidental.

Ása lui demanda d'abord :

— Pourquoi tues-tu les bêtes du monde caché ?

— Je tue les innocentes pour nourrir ma horde, répondit-il ; mais j'en ai tué davantage parce que j'étais impatient de te rencontrer.

Elle demanda ensuite :

— Pourquoi veux-tu un enfant ?

— D'abord, je le voulais pour retrouver la liberté. À présent, je le veux pour que mon œuvre ne meure pas avec moi. Mais je n'exige de personne qu'il vive seulement pour payer ma dette.

Enfin, elle demanda :

— Que donneras-tu en échange de ce que tu espères recevoir ?

Elgfróði détacha alors son épée, celle qui avait servi contre Skuld, et l'enfonça au cœur du rocher qu'ils avaient devant eux.

— J'abandonnerai ma vengeance ici même, dit-il. Je ne fonderai pas mon royaume sur la haine des morts. Je donnerai aussi mon nom, si notre enfant préfère porter le tien.

Ása vit qu'il ne cachait ni sa faute ni son désir. Elle accepta de se rendre à Hjartborg jusqu'à la fin du prochain hiver. Au terme de ce délai, elle déciderait librement de rester ou de repartir.

VI — Les fugitifs de Skuld

Or les proches de Skuld qui s'étaient enfuis par le tronc creux du frêne n'avaient pas péri. Ils erraient depuis des années dans l'inframonde, nourrissant leur rancune. Leur chef, Litr le Pâle, avait recueilli un morceau d'ongle dans les cendres de sa maîtresse avant sa dispersion. Il apprit qu'Elgfróði avait bâti un royaume et qu'une femme venue de l'Ouest pouvait lui donner un héritier. Il comprit qu'en détruisant cette alliance, il condamnerait son ennemi à une captivité sans fin.

La veille de la fête de Jól, Litr et ses compagnons ouvrirent une faille sous Hjartborg. Ils y mêlèrent l'ongle de Skuld au sang d'un loup. Une brume froide envahit les salles ; des silhouettes de guerriers morts apparurent auprès des portes, et la voix de Skuld se fit entendre dans les murs.

— Elgfróði, disait-elle, tu n'as rien fondé. Tu as seulement creusé un tombeau assez vaste pour y enfermer ceux qui ont été assez fous pour t'aimer.

Le roi déclara qu'il irait chercher sa lame figée dans le roc, mais Ása l'arrêta.

— C'est précisément ce qu'elle attend. Tant que tu combattras sa haine avec la tienne, vos destinées resteront entremêlées.

Alors Elgfróði ordonna que l'on ouvre les portes du hall. Au lieu de frapper les revenants, les habitants de Hjartborg allumèrent les feux purificateurs, prononcèrent les noms des morts de Lejre et déposèrent devant eux du pain, de l'eau et du sel. Les âmes ainsi reconnues cessèrent

de servir Skuld comme des esclaves. Un à un, ils abandonnèrent la brume pour faire route vers les tertres.

Litr le Pâle se rua sur Ása. Elgfróði s'interposa et reçut sa hache dans le flanc. D'une violente morsure au cou, Ása fit jaillir le sang de Litr jusqu'à la mort, tandis que Sigrún et les champions restés au service du roi abattaient le reste des traîtres. Ainsi s'acheva véritablement le règne de Skuld : non lorsqu'on réduit son corps en cendres, mais lorsque les morts refusèrent de lui obéir.

VII — L'héritière des deux natures

Elgfróði resta longtemps affaibli. Ása soigna sa blessure avec des herbes venues de l'Ouest et de l'eau de la source chaude. Quand il put de nouveau se tenir debout, l'hiver avait pris fin.

— Tu es libre de repartir, lui dit-il. Ma dette n'est pas la tienne.

— C'est vrai, répondit Ása. Mais le chemin que je choisis peut côtoyer le tien sans se perdre dans tes traces. Je resterai, si je siège à tes côtés et non derrière toi, et si les lois de Hjartborg protègent aussi ceux qui n'ont ni épée ni voix au conseil.

Elgfróði jura de respecter ces conditions. Ils furent unis selon deux coutumes : celle du Nord, par l'échange des anneaux, et celle des Enfants de l'Aurore, par le partage d'une coupe d'eau où avaient trempé une branche de pin et une ramure d'élan tombée naturellement.

A l'été suivant, Ása mit au monde une fille. Elle avait belle forme humaine, mais une marque brune en forme de patte griffue ornait sa poitrine, et ses yeux turquoises reflétaient parfois la lumière des forêts souterraines. On l'accueillit au sein du clan sous le nom d'Eirhjarta, Cœur-de-Paix.

Lors de la présentation de l'enfant, Vör la Grise s'avança alors dans la grande halle avec une corne remplie d'eau lustrale puisée au cœur du temple intérieur.

— Je n'apporte ni or qui s'use, ni bague qui se perd, ni étoffe qui s'effiloche, dit-elle en tendant ses mains au-dessus du nourrisson. Mon présent ne pèse rien dans les coffres, mais pèsera sur sa destinée.

L'álfkona continua son discours.

— La nature ne refusait pas la descendance aux êtres de deux natures, dit-elle. Elle la refusait à celui qui voulait recevoir sans retour. La malédiction n'était pas dans ton corps, Elgfróði, mais dans ton orgueil et ta solitude. Tu as fondé un royaume, établi ses lois, reconnu la valeur de la liberté au-delà de la mort. La porte du dehors t'est désormais ouverte.

Un nouvel escalier fut bâti depuis le hall, ouvrant la vue, au-delà, sur le ciel, la neige et les montagnes d'Islande. Elgfróði pouvait enfin retourner parmi les hommes.

VIII — Le dernier choix d'Elgfróði

Quand le roi monta jusqu'à la surface, il contempla longtemps le soleil qu'il n'avait pas vu depuis de nombreuses années. Il marcha sur la neige et but l'eau d'un torrent. Puis il regarda les marches qui menaient à Hjartborg.

Il aurait pu gagner le Gautland, retrouver Vöggr et Thórir s'ils vivaient encore, ou demander qu'un haut siège lui fût rendu parmi les hommes. Mais il comprit que son royaume se trouvait désormais entre les mondes, auprès d'Ása, d'Eirhjarta et de ceux qui avaient partagé son exil.

Il retourna donc sous la montagne, non comme un prisonnier maudit, mais tel un gardien libre. Il remit à sa fille la lance avec laquelle il avait combattu à Lejre, tandis que son épée de vengeance demeurerait à jamais scellée dans le granit des falaises bordant les contrées de l'occident. Eirhjarta grandit dans la connaissance des différentes traditions. Elle apprit les lois du Nord, les chants de l'Ouest et le langage secret des sources cachées.

À la mort d'Elgfróði, longtemps après ces événements, elle devint reine de Hjartborg. Elle ouvrit des refuges sous les montagnes pour les voyageurs perdus ; mais elle joncha d'embûches le chemin des hommes avides. Bien d'autres feuillets seraient nécessaires pour consigner toute son histoire.

Épilogue — Ce que gardent les montagnes

Ainsi finit le dire, mais non la mémoire du héros.

Certains bergers d'Islande racontent encore qu'en hiver une lueur rouge paraît parfois sous certains lacs. Ils disent aussi qu'un grand élan marche alors au bord des glaciers sans laisser de trace, et qu'une femme portant une branche de pin se tient à ses côtés.

Ceux qui respectent la terre trouvent près d'eux un abri, du feu et une eau qui ne gèle pas. Ceux qui tuent par plaisir entendront le grondement des profondeurs et feront demi-tour — s'ils ont la sagesse de le faire.

Car telle fut la dernière leçon d'Elgfróði : la force peut renverser un tyran, mais elle ne suffit pas à fonder un royaume. L'honneur n'est pas de ne jamais faillir. Il est de reconnaître sa dette, de la réparer et de laisser derrière soi un monde moins cruel que celui que l'on a reçu.

◆ FIN DU DIRE ◆

